

lui-même et craignant de trop comprendre, n'ait fait trop tôt un grand effort pour s'arrêter et pour prendre parti. Il me semble aujourd'hui qu'il se soucie moins des conditions de la vie et de son travail, que de ses résultats et de ses conclusions.

J. C.

\* \* \*

#### A PROPOS DE LA "FLUTE ENCHANTÉE".

Plaignons les musiciens dramatiques ! M. Debussy devant le livret de *Pelléas et Mélisande*, Bizet devant celui de *Carmen*, voilà deux exceptions, deux miracles. Quelle exaltation féconde dut leur insuffler le sujet ! Mais les autres ? Mais M. Dukas ? Mais M. Saint-Saëns ? Mais Mozart ?...

Lorsque M. Dukas s'avise de "musiquer" *Ariane et Barbe-Bleue*, sans doute nous sommes consternés... Mais du moins il lui est loisible de sacrifier l'insignifiance prétentieuse du texte aux grandes lignes de la légende, et le détail à l'atmosphère. Au fait, il s'en tire symphoniquement, comme au concert. C'est un périlleux exercice, mais glorieux à qui le réussit.

Représentez-vous maintenant M. Saint-Saëns en tête à tête avec un de ces "navets" historiques, que d'ordinaire les librettistes lui proposent ! Oui, le même cerveau qui a su ordonner les majestueuses proportions de la *Symphonie avec orgue* en face du livret d'*Henry VIII*, d'*Ascanio* ou des *Barbares* — cela semble inouï, cela est cependant : nous souffrons pour M. Saint Saëns, et M. Saint Saëns, lui, ne souffre pas... Passons ! il y a dans son cas, une certaine sottise, tout grand musicien qu'il est ; sottise littéraire, soit (ses vers en font foi) ; sottise cependant... Réservons donc notre pitié, et songeons que le livret le plus imbécile du monde, celui de la *Flûte enchantée* c'est à Mozart qu'il est échu... Et peut-on supposer un "grain de sottise" en Mozart ?

Imaginez-le ce tendre grand homme, pauvre, malade, sur la fin de sa courte vie, contraint par camaraderie et aussi par nécessité à animer de sa musique ce ridicule scénario. Il le lit, il le juge — et passe outre... L'inspiration, le besoin de s'exprimer sont les plus forts. Il ne bâclera pas ce dernier ouvrage.

Il prend texte de trois ou quatre détails un peu lyriques, de la verve de l'Oiseleur, de l'amour de Tamino, de la noblesse du grand-prêtre, de la grâce des trois Dames, et oubliant le dialogue et la bassesse de l'invention, pour une des dernières fois de sa vie, ayant tant à dire encore et, malgré l'énormité de son œuvre, si peu dit, c'est là, c'est là que musicalement il s'épanche. — Beethoven, seul, pauvre aussi, confiait au papier, secrètement, *comme il fallait*, ses derniers cris, ses suprêmes pensées, en de mystérieux quatuors. Plus tragique encore est la destinée qui voulut que Mozart versât le meilleur de lui-même dans une "opérette féerie" dont nous rions.

C'est un spectacle singulier que nous propose l'Opéra Comique : décors, trop de décors, facéties, âneries, initiations symboliques (!), le tout entrecoupé de la plus délicieuse musique qui soit. Jamais récitatif plus souple, orchestration plus pleine, harmonie plus subtile, et veine mélodique plus abondante et plus choisie, ne nous ont ravi dans Mozart. Que de nouveauté dans cette perfection ! que de hardiesse dans cet équilibre ! Vraiment il semble que la musique s'élançe vers une destinée inconnue et certaine — et que nous ne connaîtrons pas.

Il faut aller faire un pèlerinage plein de regrets, auprès de ce Papageno hilare, à propos duquel le musicien entrevoyait son "avenir" ! Nous souffrirons un peu de promiscuités insolites, mais pas plus que Mozart lui-même, croyez-moi.

H. G.

\* \* \*

#### LE QUINTETTE DE FLORENT SCHMITT.

Dès ses débuts, qui remontent à une quinzaine d'années, on sentait en ce musicien le grondement d'une force prisonnière : elle est délivrée aujourd'hui. Il est des écrivains qui trouvent le mot avant l'idée, d'autres chez qui une pensée profonde cherche anxieusement son expression. Florent Schmitt peut-être assimilé à ceux-ci. Il ne sait ni ne veut, comme tant de ses contemporains ou de ses cadets, jouer avec les notes ; il ne se complaît pas aux figures de la rhétorique musicale ; il